

Saint Merry-Hors-les-Murs : une aventure spirituelle inachevée à Paris

[Debate]

*Jean-François Petit**

Fecha de entrega: 30 de abril de 2021

Fecha de evaluación: 20 de mayo de 2021

Fecha de aprobación: 25 de mayo de 2021

Citar como:

Petit, J.-F. (2021). Saint Merry-Hors-les-Murs: une aventure spirituelle inachevée à Paris. *Cuadernos de Filosofía Latinoamericana*, 42(125).
<https://doi.org/10.15332/25005375.6754>



Le 28 février 2021, l’archevêque de Paris, Mgr Michel Aupetit, décidait soudainement de mettre fin au Centre pastoral St Merry (CPSM), plus connu sous le nom de Centre Pastoral Les Halles-Beaubourg. Créé en 1975 en plein cœur de Paris par un évêque courageux, Mgr Marty, il avait été confié à un prêtre audacieux, Xavier de Chalendar¹, qui sut d’entrée de jeu s’entourer de laïcs compétents et formés théologiquement (Warnier, 1991).

Pendant plus de 40 ans, une grande métropole mondiale comme Paris aura donc eu un fleuron diocésain très actif dans le domaine culturel et artistique, l’innovation liturgique, l’accueil inconditionnel. Beaucoup de

* Maitre de conférences HDR en philosophie. EA 7304 Institut Catholique de Paris.

jfpetit@netcourrier.com

¹ Petit, J.-F. (2019a). Xavier de Chalendar (1923-2015), un acteur majeur des transformations postconciliaires du croire à Paris. Dans : Coutel, C. ; Rota, O. (dir.), (2019). *Se faire apôtre, du XIXe siècle à nos jours*. Paris : Parole et Silence.

réfugiés latino-américains, en particulier après le coup d'Etat militaire au Chili, en bénéficièrent. Dom Helder Camara y était comme chez lui. Il y a encore un peu de temps, pour ne donner que ces seules illustrations, on y discutait la vision de la résurrection de l'évêque anglican John Shelby Spong et de la question de la violence chez René Girard, des enjeux de l'encyclique *Laudato Si* et des moyens d'une solidarité concrète avec le territoire palestinien de Gaza.

Hélas, suite à des tensions récurrentes entre deux prêtres successifs et quelques laïcs de la communauté, qui ne surent pas faire la différence entre lutte contre le cléricalisme et leur refus personnel d'un clergé, Mgr Aupetit opta pour la solution abrupte de fermer le Centre pastoral, la paroisse territoriale minuscule sur lequel il était adossé restant, elle, ouverte.

« L'affaire » en serait peut-être restée là, sans l'émoi suscité à travers le monde par cette décision. Plus de 12 000 personnes de plus de 54 pays protestèrent, ce qui montra à tous, si besoin en était, le rayonnement du Centre. Comment comprendre la situation ? Quels éléments de prospective donner ? Ces deux questions seront les fils rouges de cette analyse.

I/ L'analyse d'une situation ecclésiale devenue problématique

Depuis le 28 février, l'émotion n'est pas totalement retombée, l'archevêque déclarant publiquement maladroitement dans une interview à la radio diocésaine s'être fait traité de « facho » par des membres de la communauté, au moment où il était interrogé sur une cérémonie traditionnaliste dans une église de la capitale où personne n'avait porté le masque anti-covid².

² Cf. <https://saintmerry-hors-les-murs.com/>

Au-delà de « l'événement St Merry », doit-on voir plus fondamentalement dans la fermeture du CPSM le signe de la fin d'une pastorale postconciliaire aux carrefours des enjeux du monde contemporain, ou du moins, d'un certain type de pastorale dans une grande ville urbaine comme Paris ?

Pourtant, la décision du 28 février aura bien été une « *rupture instauratrice* », au sens que donnait le jésuite Michel de Certeau à cette expression (Petit, 2020): *rupture*, dans le sens où elle a obligé, en pleine pandémie, à faire le deuil d'un lieu, d'une façon de se rassembler, de se reconnaître comme chrétien ; mais *instauratrice*, dans la mesure où elle a poussé à créer un nouvel espace, essentiellement digital pour l'instant, une configuration différente entre les membres de la communauté entre eux et avec leur environnement, des thématiques de recherche inédites, une façon neuve d'exprimer la foi.

En effet, après la période de trouble et de désarroi initial, il a fallu rapidement réinventer une façon d'être et de s'organiser. Plus que jamais, St Merry a pris la configuration d'une « nébuleuse », d'un « réseau », d'une « mouvance », même si une structure provisoire a rapidement vu le jour. Il s'agit en l'occurrence d'un « comité de pilotage », fruit de la fusion de membres de l'ancienne équipe pastorale, de responsables des pôles (art ; sacrements et formation, accueil, solidarité) de la communauté et de quelques membres cooptés. Cette structure, d'une quinzaine de personnes, s'est donnée comme tâche essentielle d'organiser et de représenter la communauté, qui, avant sa dissolution, était forte d'environ 300 membres, originaires de Paris et de sa proche banlieue pour la plupart, mais dont le rayonnement allait bien au-delà.

Sans rentrer d'entrée de jeu dans l'analyse des objectifs que Saint Merry-hors-les-murs s'est donné, il faut d'abord dire qu'après le 28 février, le

temps de Carême aura tout à fait été propice à vivre cette décision abrupte sous le mode spirituel de *l'exil* et de la *distance* prise vis-à-vis des formes conventionnelles et des lieux ordinaires de l'Église.

Comme prêtre membre de l'équipe pastorale, puis du comité de pilotage, j'ai donc été un acteur de ces passages délicats par l'abattement, la révolte et la reconstruction. Il serait donc particulièrement erroné de ne voir dans la fermeture de saint Merry que l'expression d'un combat d'un autre temps d'un évêque plutôt conservateur contre la mouvance progressiste de son diocèse. En réalité, l'expérience en cours de Saint-Merry-hors-les-murs est paradigmatic des recompositions sociales et culturelles à grande échelle dans les mégapoles, où le « croire sans appartenir », selon l'expression de la sociologue Grace Davie, devient l'une des formes dominantes des croyances religieuses, au moment même où l'appareil ecclésiastique tente de refaire surgir les formes plus conventionnelles d'attachement à la foi dans des lieux gentifriés de Paris.

Ainsi, le « bouillonnement » habituel de St Merry ne s'est pas arrêté au 28 février. Parmi les réalisations les plus significatives de Saint Merry-hors-les-murs, une prière hebdomadaire à partir de la Parole de Dieu via internet, marqué par une dimension large de partage. Cette « horizontalité » montre la forte attente d'un ressourcement spirituel en toute liberté, dans une solidarité active et effectivement vécue.

En matière liturgique aussi, un autre groupe prie aussi régulièrement dans l'église même de saint Merry tous les dimanches, là justement où les célébrations eucharistiques ont été interdites par l'archevêque. Cette forme de résistance non-violente a pu connaître un « répit » pour les Jours Saints où la chapelle d'un centre de rencontre chrétien, le Forum 104, et un paroisse - significativement située dans le quartier de la Bastille – ont accepté d'accueillir les célébrations de Saint-Merry-hors-les-Murs. Les

Saint-Merriens, dont l'église avait été occupée deux fois par des collectifs de sans-papiers, ont redécouvert le sens de l'accueil des « migrants » qu'ils ont eux-mêmes beaucoup pratiqué par le passé.

Évidemment, même s'il ne s'agissait pas encore d'une « résurrection » de la communauté, Pâques aura pris tout son sens dans cette hospitalité eucharistique, contrainte aussi par le confinement : 50 personnes seulement dans le premier lieu, 80 dans le second, jauge sanitaire oblige !

Ainsi, de façon provocante, on pourrait presque dire que la décision choquante de l'archevêque de Paris a obligé la communauté à se refonder, dans un renouveau que plusieurs de ses membres appelaient en réalité de leurs vœux. En effet, des voix plaident pour une « pensée du dehors » de l'institution ecclésiale plus radicale, celle-ci semblant de plus en plus engluée dans les problèmes graves comme les abus sexuels ou des positions mal argumentées au plan éthique et surtout un manque d'attractivité lié à son incapacité à dire la foi en un langage renouvelé susceptible de parler à ses contemporains, notamment dans le domaine écologique.

Le bouleversement engendré par le choc du 28 février aura ainsi permis une interrogation sur le sens de l'aventure spirituelle dans les « périphéries existentielles » des grandes métropoles, le sens du risque pris, du *dissensus*, de l'engagement maintenu à la fidélité à une communauté. Peut-être que le sentiment de communion mystique avec les « témoins de Dieu » disséminés hors des institutions religieuses n'aura jamais été aussi grand, obligeant, par la force des choses, à se demander ce que voulait dire « croire ». La perte d'une tranquille assurance, sans partager le sort concret des marginalisés, des « migrants » dans la foi, ou plus généralement dans la vie, aura, de ce point de vue, été salutaire.

Plusieurs saint-merryiens, formés à l'analyse des textes de De Certeau, auront ainsi su engager un travail d'introspection personnelle et de révision communautaire sur leur pratique de la foi, leur façon de vouloir chercher et dire le vrai³. Significativement, le thème des rencontres des groupes de Carême, avant même la dissolution, avait été « dans les incertitudes actuelles, comment rebondir ? ». Le choc de la pandémie, mais aussi les tensions dans la communauté, avaient déjà été l'amorce d'une prise de conscience. Celle-ci aura été finalement radicalisée par la crise vécue. On ne passe pas si facilement de la rupture au rebond.

Il faut bien reconnaître que des formes de renouveau de l'expression liturgique peinaient à faire sens pour des personnes n'en ayant pas les clés. Et pourtant, quelle inventivité dans les nombreux commentaires de la Parole de Dieu par des laïcs, le bouleversement souvent approprié de l'ordre des textes liturgiques, la réécriture en des termes contemporains des prières eucharistiques et du credo, fruit par exemple de l'expression de foi des parents voulant faire baptiser leurs enfants, la qualité de l'ouverture et de l'envoi de la célébration, l'expression pénitentielle marquée tout au long de la célébration et non uniquement au début, l'absence de signe de croix à son entrée pour bien signifier le refus d'une rupture entre le profane et le sacré...

Mais, dans le même temps, quel dépit de voir les formes les plus conservatrices de la dévotion, notamment l'adoration du Saint Sacrement, retrouver un engouement, notamment auprès des jeunes chrétiens dans une grande métropole comme Paris, alors que des attentes spirituelles beaucoup plus variées restent très nombreuses et insatisfaites par les propositions pastorales ordinaires.

³ Une présentation de cette recherche a eu lieu à Bogota en 2016 dans le cadre du partenariat entre les universités catholiques de Bogota et la faculté de philosophie de l'Institut Catholique de Paris.

Une communauté comme celle de Saint Merry bâtie avec des prêtres sur les rivages de la recherche biblique (J. Pierron), des sciences humaines, notamment la psychanalyse (M. Bellet), la formation théologique (Xavier de Chalendar), la prise en compte des plus marginaux (G. Wybo) s'est de fait trouvé contestée par la curie diocésaine. Depuis 40 ans, l'énumération complète des groupes et instances nés ou fortement soutenus par st Merry échappe à toute comptabilité. Qui sait que les « restos du cœur », l'association « les Morts de la rue », le Réseau chrétien immigrés, le Centre d'intelligence de la foi, les sessions de formation théologique de « l'Arc en Ciel » en sont en partie issus ?

Pendant des décennies, des expositions artistiques itinérantes conçues sur place ont irrigué les lieux ecclésiaux susceptibles de les accueillir en France et à l'étranger. Beaucoup d'agents pastoraux de France ou d'ailleurs, ont fait essaimer cette expérience, sans que Saint Merry revendique un quelconque « droit de propriété ». Peu se rappellent aujourd'hui aussi qu'une action résolue pendant la crise du SIDA a été menée à partir de Saint Merry, connu comme un lieu d'accueil des personnes homosexuelles les moins discriminants à Paris, que le cardinal Lustiger et son successeur le cardinal Vingt-Trois, les deux prédécesseurs de l'archevêque actuel, avaient eu la sagesse de ne pas entraver.

Par ailleurs, de grandes manifestations parisiennes, comme « la Nuit Blanche » ont permis à des milliers de personnes de participer à des performances artistiques dans un lieu qu'ils ne fréquentent jamais : une église. La réalité du dialogue interreligieux aura été prise au sérieux dans des « nuits sacrées » où différents groupes religieux ont pu être ensemble pour prier, conformément aux orientations des rencontres d'Assise voulues par le pape Jean-Paul II. Pour favoriser l'accès à la culture, des concerts gratuits de musique classique ont drainé deux fois par semaine

bien des gens, faisant du lieu une « pépinière » de jeunes artistes talentueux.

Même chose dans les rendez-vous de l'art contemporain, saint Merry servant de « tremplin » à certains d'entre eux. Une programmation audacieuse en matière de musique contemporaine, non loin de l'IRCAM, l'Institut de recherche et coordination Acoustique/Musique, l'un des plus grands centres de recherche au monde se consacrant à la création musicale, avait trouvé sa place dans « l'écosystème » Saint Merry, avec d'autres manifestations culturelles, moyennant bien évidemment à chaque fois, une tentative d'évaluation de leur compatibilité avec le lieu, parfois problématique.

Encore récemment, le pasteur Lapsley, l'ancien aumônier de l'ANC d'Afrique du Sud, de passage à Paris, était émerveillé par le projet de cette « pastorale de l'art » capable d'annoncer de façon non conformiste l'Évangile, sans chercher la moindre récupération prosélyte. Une pastorale d'être généreuse, juste à côté de Beaubourg, avait aussi su conquérir de nombreux touristes.

En mettant provisoirement fin au Centre pastoral sans doute par peur mais surtout par grande méconnaissance de ce terrain d'évangélisation difficile, la hiérarchie catholique parisienne a surtout manifesté un écart de cette orientation pourtant souhaitée par le Concile Vatican II, promue au rang de priorité apostolique par Benoit XVI dans le souci de créer un « Parvis des Gentils », qui commençait en France à prendre sens.

Tout se passe comme si les « clés de lecture » de ces « signes des temps » avaient été perdues, rendant ainsi les actions du Centre pastoral suspectes de subjectivisme, de réductionnisme vis-à-vis d'une présentation orthodoxe du mystère de la foi et surtout d'atteinte à l'intégrité des prêtres,

même s'il n'est évidemment pas simple de gérer une communauté aussi tourbillonnante.

Dès lors, on peut se demander si Saint Merry-hors-les-murs n'est pas un peu en quête d'une voix perdue du christianisme, directement inspirée de la pratique des premières communautés chrétiennes, comme si cette altérité fondatrice était devenue inaccessible dans un pays de vieille chrétienté historique comme la France. Peut-on faire du neuf avec de l'ancien ? serait-on tenté de demander à la manière de l'Évangile (Mt 9, 14-17) ?

Pour autant, le passage par la mort et la résurrection vécu le 28 février n'a-t-il pas décuplé, par le numérique, une plus que nécessaire fraternité en temps de pandémie ? Cette réorientation sous la contrainte n'a-t-elle pas finalement conduit à la réorganisation des priorités de la communauté, là encore, en une myriade de groupes, notamment ceux consacrés au débat ecclésiologique nécessaire dans la perspective du synode sur la synodalité ou celui sur l'avenir de la communauté mais aussi dans une communication plus réactive et plus ajustée via internet ou des modes de décision plus participatifs, dans un comité de pilotage large, plutôt qu'une équipe pastorale restreinte, où la coresponsabilité prêtre-laïc avait de plus en plus de mal à se vivre sereinement ?

Plus que saint-Merry-hors-les-murs, n'est-ce ainsi pas toutes les « vieilles chrétientés » en proie à la désaffiliation, à l'individualisation du croire qui sont aujourd'hui dans un « entre-deux », entre un passé, certes, dans le cas présent, assez « glorieux », et un avenir assez incertain, dans la quête d'une audace pastorale et d'une légitimité nouvelle dans la proposition de la foi à destination de ceux peu enclins à vouloir y souscrire ?

Il est clair que ces débats étant souvent mal animés et mal arbitrés, des solutions aussi inappropriées que la fermeture du Centre pastoral ont pu être engendrées. Saint Merry se faisait fort de soutenir, au nom du respect

des droits de l'homme, les chrétiens opprimés à travers le monde. La communauté portait notamment une attention soutenue à la créativité théologique née du synode sur l'Amazonie. Elle se recentre aujourd'hui en partie sur l'analyse de la violence dans la confrontation avec la pensée de René Girard, qui n'épargne pas, hélas, les relations ecclésiales.

Indépendamment des modalités internes de gestion de ses formes de conflictualité, n'est-ce pas toute l'éthique du débat public qui est aujourd'hui en question ? De ce point de vue, le fait qu'aux dernières élections présidentielles en 2017, dans un « échange de bons procédés » avec l'épiscopat français, la communauté de Saint Merry aie clairement appelé, au nom des valeurs chrétiennes à faire barrage à la candidate d'extrême droite, n'est sans doute pas un hasard. Mais qu'en sera-t-il l'année prochaine, alors que beaucoup d'électeurs ne veulent pas retomber dans la même alternative entre Emmanuel Macron, le président sortant, et à nouveau, la candidate d'extrême-droite ?

En son temps, conformément aux souhaits de l'épiscopat, Saint Merry a fait beaucoup pour réhabiliter la dignité de la politique en fournissant des éléments de discernement. Mais depuis l'affaire du « mariage pour tous », du nom de cette loi en 2012, qui aura ouvert le mariage aux couples de personnes de même sexe, la communauté de Saint Merry, malgré l'important travail d'un atelier « familles », est restée en tensions sur ce sujet. Ses propositions n'ont pas pu être ouvertement débattues dans un contexte français, où les religions sont de plus en plus marginalisées et suspectées de volonté de séparatisme, comme le montrent clairement les derniers projets de lois sur le sujet.

Malgré aussi la grande qualité de ses recherches pilotées par Mgr d'Ornellas, l'Église catholique en France n'arrive plus à se faire correctement entendre dans les débats éthiques marqués par un

libéralisme extrême, comme dans le cas récent de la loi de dépénalisation de l'euthanasie ou de l'extension du délai de l'interruption volontaire de grossesse.

Depuis lors, le confinement n'a fait que conforter « l'archipelisation » de la France, c'est-à-dire, selon l'analyste politique Jérôme Fourquet, le renforcement de sa fragmentation, alors que justement Saint-Merry se proposait de se porter sur les « lignes de fractures de la société », en assez grande syntonie avec le souhait de Mgr Claverie, l'évêque dominicain d'Oran en Algérie, assassiné en 1996.

L'exculturation du catholicisme dans la société française et le repliement d'une partie de son épiscopat étant patent, les tentatives comme celle de Saint Merry de déplier ce que « le temps et les habitudes auront durci », pour reprendre l'expression de l'historien Alphonse Dupront, s'avèrent de plus en plus périlleuses.

De ce fait, une recherche ecclésiale libre, comme elle était ordinairement menée à Saint Merry, s'est trouvée peu encouragée, voire même contrecarrée. Le débordement constant de l'institué religieux, même dans un lieu assigné à une fonction de « laboratoire » comme Saint Merry, n'a plus rencontré au sein de la curie diocésaine une indifférence polie, à défaut d'une sympathie bienveillante. Il a été placé au cœur d'une contestation de ses formes de reliance, au sens originel du terme *religare*, à savoir relier et vivre des liens créés.

Ainsi, alors que le sol se dérobait sous les pieds de l'église diocésaine, notamment après le drame de l'incendie de la cathédrale Notre Dame de Paris, Saint Merry aura pu présenter pour certains le visage d'un bouc-émissaire parfait d'erreurs postconciliaires à rectifier, jugées notamment responsables de la dérive de l'autorité dans l'Église. En son temps, De Certeau constatait la difficile adéquation entre l'intérêt que portaient les

chrétiens aux différentes expériences culturelles de son époque et leur volonté de retrouver ce qui inspiraient leur foi. La compréhension contemporaine de ces phénomènes supposerait plutôt l’élargissement d’un espace de pluralité et de liberté, dans des orientations mieux partagées. Il était de notoriété publique que la conception saint merrienne de l’art et du respect du travail des artistes, y compris dans leurs provocations et parfois leur morbidité, n’avait rien à voir avec la conception sacrale défendue au Collège des Bernardins, la faculté de théologie du diocèse de Paris créée par le Cardinal Lustiger. Mais n’est-ce pas l’articulation d’une critique artistique à une réflexion théologique qui, dans l’un et l’autre cas, a singulièrement fait défaut ? Pour ce qui le concerne, l’exploration théologique de la seule œuvre contemporaine acquise par donation en 2015, le tableau du peintre russe Maxime Kantor *Merry Cathedral* est-elle suffisante, alors que ses *Saint Thomas* et *Saint François et Saint Augustin* sont en bonne place à l’Académie pontificale des sciences au Vatican ? Pour l’artiste accueilli en 2011 et 2012, il est clair que l’art ne peut être dissocié être dissocié du message joyeux et coloré des cathédrales médiévales mais aussi d’une présence aux côtés des exclus et de ceux qui veulent sortir d’un monde globalisé violent, en comptant notamment sur les ressources spirituelles ?

C’est bien ce souci de penser ensemble les enjeux contemporains, en aidant à renouveler les approches de la foi qui reste au cœur de la démarche, à la fois dans la recherche d’objectivité d’un discours producteur de sens et de la trace de la structure constitutive de l’expérience chrétienne. Cette interrogativité pratique ne peut guère faire l’économie d’un refus d’un enfermement discursif sur les textes magistériels, les orientations reçues de l’institution sans que ne soient interrogées ses discours et ses fonctionnements. Mais la « porosité » de Saint Merry à la modernité s’est peut-être payée d’une inattention aux

basculements ecclésiologiques néoconservateurs, aux singularités de la scène ecclésiale parisienne et aux médiations qui auraient permis de conserver des liens suffisants, sans avoir, en un langage redoutablement efficace de la communication diocésaine, à se faire qualifier de « dérive sectaire ».

Pour les adeptes du « temps long », l'analogie avec la crise de la paroisse Saint Séverin où un « comité de gestion » rassemblait en 1956 un prêtre et un laïc avant sa suppression complète en 1962 n'est pas sans faire sens. L'isolationnisme dangereux de Saint Merry, après la fin de la communauté Saint Bernard de Montparnasse qui restait dans Paris l'une des seules expériences postconciliaires, n'aura pas été compensé à temps par des alliances suffisantes pour éviter un étiquetage idéologique, alors qu'en réalité celui-ci était réducteur des tensions inhérentes à toute communauté paroissiale.

Par comparaison, les membres de saint Merry-hors-les-murs, dont certains se sont retrouvés isolés dans les paroisses ordinaires et d'autres proches des communautés protestantes, ont été amenés à vivre la foi sous les modalités d'une expérience plus intérieure et plus personnelle.

Paradoxalement, de nouvelles énergies se sont libérées, comme si les membres étaient en train d'apprendre des situations et de s'apprendre mutuellement à faire face, ne serait-ce que pour sauvegarder par exemple les données électroniques de son site. Ce mouvement vers l'avant aura-t-il la capacité d'éroder les replis identitaires et de maintenir la volonté d'ouverture à l'altérité ? À la tendance lourde de la sécularisation, saint Merry-hors-les-murs entend répondre non par une surenchère réaffirmatrice de la foi mais bien une réflexion autour de la position de croyant dans une thématique d'accomplissement pascal, d'épanouissement et de libération individuelle et collective.

En réalité, le travail sur une herméneutique de son passé confronté aux problématiques nouvelles nées d'une situation durable de confinement n'est pas encore totalement entrepris. La perspective du culturel et du théologique à l'ère bactériologique ne peut que prendre des contours inédits, en cherchant quelles pourraient être les possibilités d'insertion dans ces réalités inattendues. L'impossibilité de se fixer en un lieu territorial dans Paris relève temporairement d'une situation instructive des migrations de la foi et de la dimension pérégrinante de l'existence humaine. Pourtant, à bien y regarder, cette situation avait largement été anticipée par un atelier de « pastorale urbaine », selon son propre intitulé, dont le diagnostic, posé en 2019, se révèle, à posteriori, prémonitoire de cette vulnérabilité d'ensemble.

II/ Le cœur du problème : quelle annonce de l'Évangile dans la ville ?

Comment annoncer Jésus-Christ dans les grandes villes ? La « conversion de la pastorale » souhaitée par le pape François ne paraît pouvoir être mise en place dans les mégapoles que par une sortie d'un ecclésiocentrisme de repli ou de refuge pour une conversion du regard : réfléchir à la pastorale urbaine suppose de partir non de la pastorale mais bien des transformations de l'urbain contemporain.

Dans son *Texte d'orientation pastorale* de 2015, la communauté de Saint-Merry avait pris conscience du problème, en cherchant à promouvoir « L'Évangile dans la ville », tout en acceptant aussi de mieux penser « la ville dans l'église » de Saint-Merry⁴. Certes, il serait tentant de vouloir faire du lieu un havre de paix dans le centre hyperactif de Paris. Le bâtiment, en partie origininaire de la Renaissance sur la base d'une église du IX^e siècle,

⁴ Cf. *Texte d'orientation pastorale*.

plusieurs remanié et magnifiquement restauré, parle en lui-même mais le risque serait grand de ne valoriser que sa dimension patrimoniale exceptionnelle. Qui sait aujourd’hui que le poète italien Bocace et Saint Edmond, le futur archevêque de Canterbury, furent tous les deux paroissiens de Saint-Merry, un lieu qui inspira aussi le romancier Umberto Eco ?

En fait, un écart s’était déjà établi entre la configuration du dimanche, très centrée sur la célébration de la paroisse et du CPSM et le reste de la semaine, marqué par une plus grande polyvalence entre activités cultuelles et culturelles. L’accueil des migrants, des touristes, des passants y était fortement valorisé. Mais le risque de ne former qu’une « communauté hors sol », décrochée de son environnement, aura été grandissant. Plusieurs membres de la communauté avaient conscience de tous les contacts furtifs liés à Saint Merry, en constatant qu’ils étaient capables d’engendrer une implication, certes ponctuelle mais durable, à la mesure de la diversité grandissante des raisons de fréquentation de tous les « chercheurs de sens » gravitant autour de la communauté.

Ainsi, sensible aux mutations de l’environnement autour de Saint-Merry, encouragé par Mgr Alexis Le Proux, l’un des deux vicaires généraux ayant démissionné depuis, un petit groupe animé par des prêtres et des laïcs s’était réuni six fois de décembre 2018 à juin 2019 pour envisager l’avenir à cinq ou dix ans de Saint-Merry. Il avait donné lieu à l’audition de personnes diverses, extérieures ou non à St Merry, chrétiens ou non, notamment un chercheur de l’IRI à Beaubourg, impliqué dans l’étude des sociabilités, et le président du conseil de quartier (revu après un colloque sur le futur arrondissement « Paris Centre »⁵), en parallèle à des contacts

⁵ Colloque « Quels équilibres, Quels enjeux pour Paris Centre ? » du 30 mars 2019 organisé par la mairie de Paris.

avec l'élue chargée du patrimoine, et le maire du 4^e arrondissement de Paris, Ariel Weil. Ainsi il semblait opportun d'écouter ce que des acteurs de terrain du quartier, qu'ils soient politiques (au sens grec de *polis*), artistes, habitants du quartier, visiteurs ponctuels (jeunes, auditeurs ou intervenants occasionnels) pouvaient nous dire ou attendre de la communauté Saint-Merry pour promouvoir la vie en plein cœur de Paris.

La réflexion avait été menée sur un périmètre élargi aux églises Saint-Eustache, Saint-Leu, Saint-Merry), mais aussi pris en compte tout le doyenné et au-delà (les églises Saint Gervais, Bonne Nouvelle, Blancs Manteaux, au moment même où les touristes, après l'incendie de la cathédrale Notre-Dame commençaient à se reporter sur d'autres lieux comme notamment l'église Saint-Merry (surnommée non sans raisons « la petite Notre-Dame »).

L'attention avait délibérément été portée sur une pastorale qui puisse concerner largement toutes les personnes, celles qui passent, celles qui fréquentent le centre de Paris et pas seulement ses églises, pour mieux comprendre leurs modes de vie et écouter leurs aspirations multiples.

Il semblait évident au groupe qu'il fallait même dépasser le concept de « paroisse d'élection » mieux prendre en compte une pastorale des « sensibilités » voire même une « pastorale des flux » dans l'hypercentre de Paris.

Cependant, les membres de cet atelier avaient estimé que réfléchir de façon large sur la place de ces églises supposait de ne pas être déconnecté des différentes fonctions (résidentielle, économique et commerciale, touristique, loisirs urbains) alors que, avant la pandémie, la surfréquentation de Paris-Centre semblait s'accentuer.

Une réinscription dans le périmètre urbain ? (Alain Genel)

De ce point de vue, l'audition du président du conseil de quartier Saint-Merry, Alain Genel, fut instructive. A partir du conseil de quartier et surtout de l'association « Aux 4 coins du 4^e », son point de vue était d'inviter les Saint Merriens à s'intéresser vraiment à tout ce qui bouge dans le quartier, en ayant les bons « capteurs », par exemple les « ateliers citoyens » à partir d'un réseau d'adhérents motivés.

Il lui semblait important que la réflexion sur l'avenir de Saint Merry tienne compte du projet de démocratie participative mené localement, notamment sur des thématiques concrètes comme l'environnement, la scolarisation, le tourisme de proximité, mais non déliées de prises en compte plus larges, notamment pour Paris-Centre l'avenir de l'île de la Cité, en faisant préciser les attentes des habitants, malgré dans le cas précis le gigantisme des projets en cours tels que le déménagement du Palais de Justice, le réaménagement de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, la création d'un espace de logements au sein d'un ensemble plus vaste à imaginer.

Alain Genel donna de ce point de vue des informations précieuses : le quatrième arrondissement, sur lequel se situe l'église Saint Merry aura en fait passé de 4 % à 14 % de logements sociaux, soit environ 2000 logements pour l'arrondissement. Le projet Morland entendait encore augmenter ce nombre, tout en ménageant des commerces au rez-de-chaussée, avec 300 logements supplémentaires dont 100 logements sociaux.

Le passage de quatre arrondissements à un seul « Paris centre », effectif depuis 2019, représentait selon lui une occasion pour améliorer la gestion de la vie, même si dans les faits, cette mutation se sera surtout traduite par une redistribution et une prise de contrôle des services administratifs des

anciens arrondissements. Il voyait déjà se dessiner ce qui pourrait devenir ce nouveau Paris Centre, formé de 25 000 habitants, bordé d'un côté par la Seine, de l'autre allant jusqu'au boulevard Etienne Marcel, voire la rue Réaumur : un lieu marqué par des flux engendrés par des grands commerces et des équipements culturels comme le Centre Pompidou (puis la fondation Pineau), dans lequel les églises auraient à trouver une nouvelle place.

Des retrouvailles avec le Centre Pompidou ? (Vincent Puig)

Dès lors, il aura été intéressant de voir comment se positionnait Vincent Puig de l'Institut de Recherche et d'innovation (IRI) fondé par Bernard Stiegler et basé justement au Centre Pompidou. A ses débuts, celui-ci avait mis en place des correspondants locaux, sensés participer à sa vie et favoriser son implantation. Mais ce système fut peu à peu remplacé par les « cartes-privilège ». L'esprit de participation aura été remplacé par une massification extrême.

De son intervention, il ressortit qu'un projet pastoral ne pouvait pas être délié d'une réflexion sur le suivi du changement culturel et scientifique – où le calcul est désormais largement préféré à la recherche de causalité – mais aussi une interrogation sur les formes d'associations contributives (le développement des sciences participatives, l'observation des pratiques amateurs, de la diversité et des groupes) et les modes de socialité (Petit, Puig, Laquais, 2019b). Vincent Puig demandait d'être particulièrement attentif aux dynamiques de production des savoirs créés à partir de pratiques participatives, que ce soit autour de propositions concrètes en matière économique, éducative ou sociale.

De façon plus générale, Vincent Puig constatait une disjonction entre travail (de plus en plus dans des data centers) et habitation – cette vie

« hors-sol » provoquant aussi souffrance et violence, les personnes manquant notamment d'ancrage territorial, des institutions culturelles comme le Centre Pompidou, centré sur un modèle de consommation et toujours avec le même public, ne compensant en réalité guère ce manque.

Ainsi, il vaudrait mieux se concentrer aujourd’hui, en terme d’attention sur les « pratiquants », du vélo, de la cuisine de rue bio, du jeu, tournoi d'échec... que sur les « publics » ciblés par les formes de marketing culturel, pour mieux appréhender ce que les personnes désirent réellement faire ensemble.

Selon Vincent Puig, l’IRCAM, l’une des institutions à proximité de Saint Merry, pendant un temps, aura vécu une expérience très parallèle à celle de Pompidou, à savoir la constitution d’une « tour d’ivoire » autour de son fondateur, le musicien Pierre Boulez. Mais désormais d’autres pratiques ont pu naître, comme le club d’informatique musicale, qui a pu créer un forum où 5000 personnes s’y rattachent. Celui-ci se trouve aujourd’hui complété par des espaces de rencontres, « les ateliers de l’IRCAM » ciblés sur la musique digitale. Dans le cas présent, l’enjeu paraît avoir été la constitution d’une vraie communauté, tournée vers des amateurs, dans des techniques et sociabilités partagées.

Dès lors, cette figure de l’amateur paraît essentielle. Pour « faire ensemble », il s’agit souvent de démarrer de façon très modeste par des rencontres, des ateliers, autour d’un « faire ». Une « communauté d’amateurs » permet d’éviter un fonctionnement « hors-sol », accentué par les institutions culturelles marquée par le gigantisme, l’anonymat et la consommation. Ainsi, la détermination d’un projet pastoral ne peut faire l’économie d’une sensibilité à ces « signaux faibles », que constituent la cristallisation les projets d’activités, parfois très éphémères, une question

qui se pose en réalité désormais aussi bien dans les musées, les bâtiments publics que les églises depuis l'épidémie.

Plus largement, face à la tentation d'une recentralisation, qui en réalité, marque ses limites, il vaudrait mieux, selon Vincent Puig, chercher un changement de modèle. De ce point les réflexions et actions autour de la réintroduction de l'artisanat, de l'industrie, de l'activité agricole, dans le tissu urbain devraient être regardées de près, autant que la multiplication des start-ups et du co-working dans le quartier. Le processus « Église verte » aurait pu être une réponse pour Saint Merry.

En définitive, le lien avec le Centre Pompidou ne serait-il pas à recréer ? A ses origines, le Centre Beaubourg avait un lien avec l'école Saint-Merry mais s'en est coupé pour passer dans un modèle industriel, chaque activité devenant ultra-spécialisée. N'y aurait-il pas lieu de recréer de l'horizontalité dans les relations, d'accueillir plus les propositions du Centre Pompidou le temps de ses travaux (2024-2027), tout en accompagnant cette période de conférences sur ses transformations ? Vincent Puig laissa ces questions ouvertes. Il était important de les croiser avec celle de Laurent Bellin, l'animateur de l'accueil musical de Saint Merry.

Se tourner vers les plus jeunes ? (Laurent Bellin)

Dans son audition au groupe « pastorale urbaine », Laurent Bellin rappela que l'idée de départ de l'accueil musical du samedi soir et du dimanche après-midi était de proposer une tribune à de jeunes musiciens, alors que peu d'associations le faisaient dans Paris naguère. L'équipe pastorale de Saint Merry avait souhaité professionnaliser cet accueil en embauchant deux résidents responsables de la programmation (contre l'attribution d'un logement sur place). L'accueil musical aura de fait été orienté par la

musique classique et contemporaine sur la base d'une entrée libre. Pour ce qui les concerne, les Rendez-Vous Contemporains (RVC) auront par la suite été dédiés à la musique expérimentale sur la base d'entrées payantes.

Alors que l'Accueil musical constatait un renouvellement progressif du public, les RVC attiraient un nouveau public, sans que les choix de ces derniers soient toujours clairement assumés par l'ensemble de l'équipe pastorale.

Pour autant, il paraissait intéressant à Laurent Bellin de réfléchir à cette culture évènementielle qui semble marquer les « adulescents » (les 30/40 ans entre l'adolescence prolongée et l'âge adulte). Ceux-ci lui semblent ne plus être vraiment attachés à un lieu ou à des formes de continuité. Ils apparaissent nomades, vont voir un peu partout notamment dans les réseaux sociaux qui présentent des aspects communautaires. Ils fréquentent les magasins plus pour discuter que pour acheter. Ils semblent déracinés, mais ils demandent des systèmes de valeurs. Si la Pop culture est mainstream pour eux, en façonnant un mode de pensée, elle s'articule aussi à des formes de communautés non-territoriales (autour de la science-fiction, de courants postapocalyptiques, du cyberpunk, du rétrofuturisme...)

Face à ces évolutions, Laurent Bellin estimait, non sans raisons, que la communauté de St Merry était un peu restée « dans son monde », dans un « entre soi », en se croyant révolutionnaire mais en réalité en demeurant figée dans ses codes, dans une forme élective ressemblant de fait à une paroisse. Or des éléments de sa culture évènementielle comme la « Nuit sacrée » auraient dû être exportés ailleurs qu'à St Merry comme dans une mosquée, une synagogue ou un lieu différent d'une église.

Bien évidemment, il aurait été bon de tirer de chacun de ces entretiens des problématiques et des stratégies pastorales. Ces orientations pouvaient-

elles aussi servir de socle à un projet de refondation dans une conception de l'annonce de l'Évangile qui ne soit pas unidirectionnelle des instances de l'Église vers les tous les autres ? Le défi reste entier. Hélas, la crise vécue par Saint Merry n'a pas permis à ces réflexions prospectives de déboucher. Il est clair qu'elles auraient pu commencer par être combinées avec celles sur la « ville créative ». Il ne s'agissait donc pas seulement de commencer par travailler sur les alliances à opérer au sein du maillage territorial ecclésial ou de « cibler » quelques publics privilégiés, mais bien d'analyser les transformations de fond des pratiques dans les hypercentres urbains comme celui de Paris.

Certes, dans l'environnement immédiat de Saint-Merry, il est indiscutable qu'un axe à dominante culturelle, allant de la Fondation Pineau au Centre Pompidou, va se renforcer. L'Église risque d'en être absente. Mais en réalité, les changements urbains à prendre en compte pour Paris sont beaucoup plus nombreux : le souci de l'usage et de la mixité des espaces dans la métropole, son réaménagement dans la perspective des Jeux Olympiques et de l'Exposition universelle, les évolutions nécessaires liées notamment au changement climatique ou au développement de la révolution numérique et de l'intelligence artificielle.

Pour l'heure, la communauté Saint-Merry-hors-les-murs est devenue, par la force des choses, adepte d'un nomadisme religieux. Elle est le signe d'un christianisme urbain parisien éclaté, acculé à un risque de dissémination total alors que le temps des tâches propres aux chrétiens est loin d'être terminé. Se défaire d'un mode de croire et de savoir pour apprendre à voir et à écouter, sans se focaliser sur des points de crispation ou des représentations périmées n'est pas chose aisée. L'expérience du Centre pastoral Les Halles Beaubourg ne devait-elle pas mourir pour que d'autres attestations lui succèdent et qu'un surcroit d'agir au nom de l'Évangile, aux marges de l'Église, prenne le relais ? La question reste entière.

Le 30 avril 2021

Bibliographie

- Petit, J.-F. (2020). *Michel Foucault et Michel de Certeau, le dialogue inachevé*. Paris : Parole et silence.
- Petit, J.-F. (2019a). Xavier de Chalendar (1923-2015), un acteur majeur des transformations postconciliaires du croire à Paris. Dans : Coutel, C. ; Rota, O. (dir.), (2019). *Se faire apôtre, du XIXe siècle à nos jours*. Paris : Parole et Silence.
- Petit, J.-F ; Puig, V. et Laquais, V. (dir.). (2019b). *Boîtes noires et gilets jaunes : regards croisés sur la socialité à l'ère de l'anthropocène*. L'Harmattan.
- Warnier, P. (1991). *Saint-Merri: nouveaux visages d'Eglise*. Préface de Xavier de Chalendar. DDB Christianis. Paris : Zodiaque Editions.